



GUY PERRIER

# LE SUICIDE DE LA FLOTTE FRANÇAISE

Toulon, 27 novembre 1942



Pygmalion

Extrait de la publication

# GUY PERRIER

## LE SUICIDE DE LA FLOTTE FRANÇAISE

Toulon, 27 novembre 1942

*Guy Perrier, entré dans la Résistance à l'âge de quinze ans en décembre 1940, a fait partie des réseaux Libération-Nord et Navarre. Saint-Cyrien, il a suivi une brillante carrière militaire avant d'exercer d'importantes fonctions au sein de grands groupes industriels, notamment Peugeot. Guy Perrier est Grand Officier de la Légion d'honneur et médaillé de la Résistance. Il a publié Leclerc chez Pygmalion.*

Le 27 novembre 1942 est une date sombre dans l'Histoire de la France. Ce jour-là, la flotte française se saborde dans le port de Toulon pour éviter de tomber entre les mains de l'occupant nazi. En quelques heures, 230 000 tonnes de navires, en majorité des bâtiments de guerre, sont précipitées dans la vase ou les flots. Seuls cinq sous-marins décident de s'échapper.

Geste épique pour les uns, inepte pour les autres. « Lamentable et stérile », a dit le général de Gaulle. Cet effroyable gâchis aurait-il pu être évité ?

Guy Perrier relate minutieusement cette douloureuse affaire, ses prémices, les tergiversations des Allemands, le comportement des officiers français avec la haine implacable à laquelle se livrent entre eux les amiraux Darlan et Laborde, tous deux anglophobes, l'un ambitieux et manœuvrier, l'autre entièrement acquis à la collaboration avec l'Allemagne qui le fascine.

Pygmalion

Extrait de la publication

LE SUICIDE  
DE LA FLOTTE  
FRANÇAISE

*Toulon, 27 novembre 1942*

## DU MÊME AUTEUR

*Pierre Brossolette : le visionnaire de la Résistance*,  
Paris, Hachette littératures, 1997.

*Le colonel Passy et les services secrets de la France  
libre*, Paris, Hachette littératures, 1999.

*Rémy : l'agent secret n° 1 de la France libre*, Paris,  
Perrin, 2001.

*Le général Pierre de Bénouville : le dernier paladin :  
biographie*, Monaco, Éd. du Rocher, 2005.

*Leclerc*, Pygmalion, 2008.

GUY PERRIER

LE SUICIDE  
DE LA FLOTTE  
FRANÇAISE

*Toulon, 27 novembre 1842*



Pygmalion

Sur simple demande adressée à  
*Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,*  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---

© 2010, Pygmalion, département de Flammarion  
ISBN 978-2-7564-0276-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## INTRODUCTION

Le sabordage de la flotte française à Toulon le 27 novembre 1942 reste encore de nos jours dans la mémoire collective des Français un sujet extrêmement sensible et hautement controversé.

Geste héroïque pour les uns, conforme à l'honneur et aux traditions de la marine.

Geste inepte pour les autres, résultant de naïvetés excessives et d'œillères trop étroites, geste qui aurait pu être évité alors que, pour la première fois, l'issue de la guerre semblait basculer.

La controverse n'est pas près d'être éteinte.

Ce suicide de la flotte française, soixante-huit ans plus tard, hante toujours les esprits : 235 000 tonnes de navires de guerre envoyés par le fond en quelques heures, gisant dans la vase de la rade de Toulon. Comme Sedan, Trafalgar, Waterloo, ce dénouement est devenu un sujet tabou soigneusement occulté par les témoins et les acteurs de l'époque, rarement évoqué par les marins eux-mêmes.

## *LE SUICIDE DE LA FLOTTE FRANÇAISE*

La flotte de guerre française, seconde flotte mondiale, avait été épargnée par la défaite.

Sortie intacte de la débâcle, elle constituait un enjeu politique et militaire essentiel dans la lutte entre les Anglais et les Allemands. Elle représentait un atout décisif pour celui des deux adversaires qui pourra soit l'utiliser, soit s'en emparer le moment venu.

Sur un revirement soudain de Vichy, vu sous l'impulsion d'un de ses chefs, l'amiral Darlan entre autres, la flotte pouvait rallier les Anglais, leur assurant ainsi la maîtrise de la Méditerranée qui se trouvait menacée. Ou bien, au contraire, elle pouvait répondre à la pression d'Hitler ou aux sollicitations d'un amiral favorable aux Allemands, tel Laborde, et se joindre aux nazis.

Ni Churchill ni Hitler ne faisaient confiance aux Français lorsqu'ils leur garantissaient que jamais la flotte ne se rallierait à l'un des deux adversaires. Cela explique l'attitude intransigeante et les mesures préventives déclenchées par les Anglais, comme l'attaque brutale de Mers el-Kébir le 3 juillet 1940. De son côté, Hitler, extrêmement méfiant, avait, dès décembre 1940, fait préparer des plans visant à empêcher la flotte de gagner des ports français en Afrique du Nord ou des ports anglais (opération Attila). Hitler et Churchill commirent la même erreur psychologique, persuadés que les marins français se refuseraient à saborder leurs navires plutôt que les livrer à un adversaire quel qu'il fût.

Or, dès juin 1940, l'amiral Darlan avait émis des instructions secrètes pour chaque commandant d'unité afin de préparer minutieusement le sabotage.

En 1942, ces instructions étaient toujours en vigueur et furent exécutées à la lettre le 27 novembre à la grande fureur des Allemands impuissants.

## INTRODUCTION

Il faut remarquer que ce sabordage apporte un soulagement incontestable chez les Alliés, notamment les Anglais, mais aussi chez les Allemands et les Italiens.

Ce désastre a entraîné l'éclipse de la flotte française dans le monde pour des décennies, et notamment son élimination de la Méditerranée. Ceci est comparable au résultat obtenu par l'amiral Nelson, au XIX<sup>e</sup> siècle, après ses victoires à Trafalgar contre les vaisseaux français.

Comment en est-on arrivé à cette issue fatale ? Bien entendu, de multiples éléments ont joué. À la vérité, le sabordage apparaît comme une suite logique. La débâcle de l'armée et l'armistice ont entraîné la neutralisation de la flotte et un glissement inévitable vers une collaboration active.

La discipline très stricte et intacte de la marine, corps d'élite, très hiérarchisé, soudé derrière ses chefs, a empêché toute échappée vers l'extérieur (France libre) ou toute réaction patriotique (Résistance)... à part quelques cas isolés. L'hostilité des marins, notamment des officiers, envers les Anglais est générale. Durant deux siècles, en effet, une sourde rivalité a opposé les flottes anglaise et française. Elle s'est apaisée entre 1914 et 1939 ; mais elle a ressurgi violemment après la tragédie de Mers el-Kébir et l'attaque de Dakar.

La rivalité et l'inimitié féroce entre les amiraux Darlan et Laborde ont encore compliqué la situation, tandis que la fidélité inconditionnelle au maréchal Pétain gommait souvent la primauté de l'intérêt général et de la défense de la Nation.

Enfin, nous verrons, en conclusion, les conflits qui ont surgi et qui peuvent surgir entre l'obéissance stricte et la désobéissance caractérisée. Ce dilemme peut à nouveau se produire, ici ou là, mettant en péril des règles bien

## *LE SUICIDE DE LA FLOTTE FRANÇAISE*

établies et bousculant des devises traditionnelles comme celles inscrites sur les bâtiments de la marine : « Honneur – Patrie – Valeur et Discipline. » Faire son devoir est facile, la difficulté est de trouver son chemin !

L'obéissance a des limites. C'est un débat vieux comme le monde depuis Antigone et Cléon. Le problème s'est souvent posé durant la Seconde Guerre mondiale. Le général Leclerc en a donné, à plusieurs reprises, des exemples éclatants. N'a-t-il pas déclaré : « Tout ce que j'ai fait de grand dans ma vie, je l'ai fait en désobéissant », tandis que, du côté allemand, le général Keitel a exprimé des regrets lors du procès de Nuremberg : « Ma tragédie est de n'avoir compris que trop tard que l'obéissance a des limites même pour un soldat. »

# I

## L'EFFONDREMENT

En Europe, à partir de 1934, se développe dans certains États une contagion fasciste, synthèse d'un nationalisme expansionniste et d'une ambition révolutionnaire. Ainsi, se constituent l'Allemagne hitlérienne, l'Italie mussolinienne, l'Espagne franquiste.

Face à la violence des États fascistes, les démocraties occidentales, notamment la Grande-Bretagne et la France, décidées à sauvegarder le droit des peuples à l'indépendance, peinent à s'armer, à constituer de solides barrages défensifs et à préparer de vigoureuses contre-attaques. Le 29 septembre 1938, les deux principaux dirigeants de l'ouest, l'Anglais Sir Neville Chamberlain et le Président du Conseil français Édouard Daladier croient avoir évité la guerre en signant les accords de Munich avec Hitler.

Mais, hélas, Hitler multiplie les initiatives dangereuses, les coups de force et les annexions, d'abord l'Autriche, puis les Sudètes, enfin la Tchécoslovaquie. En

## *LE SUICIDE DE LA FLOTTE FRANÇAISE*

mars 1939, Prague est occupée ; la France et l'Angleterre ont abandonné leur alliée. L'opinion publique française ne réagit guère, car les saignées terribles de la Première Guerre mondiale sont encore dans toutes les mémoires.

Le Führer, encouragé par les reculées successives des Occidentaux, devient de plus en plus exigeant. Le 1<sup>er</sup> septembre 1939, il envahit la Pologne. À la stupéfaction générale, on apprend que le ministre des affaires étrangères du Reich, von Ribbentrop, a signé avec les Russes, quelques jours auparavant, un pacte de non-agression alors qu'une mission franco-anglaise se trouvait à Moscou en cours de négociations !

Devant la faiblesse des démocraties occidentales, Staline a préféré s'allier à l'Allemagne en lui laissant les mains libres tout en nourrissant l'espoir de récupérer une partie du territoire polonais. Certes, la Pologne est décidée à se battre mais, malgré l'héroïsme de ses combattants, elle est vite écrasée d'autant qu'elle est prise en tenaille entre les Allemands à l'ouest et les Russes à l'est qui viennent de pénétrer à leur tour sur son territoire ; le gouvernement polonais se réfugie en Roumanie. Le pays est démembré.

Le 3 septembre 1939, fidèles à leur engagement envers leurs alliés, la Grande-Bretagne et la France déclarent la guerre à l'Allemagne. C'est le début de la Seconde Guerre mondiale. Durant les premiers mois, et particulièrement pendant l'hiver 1939-1940, un calme plat s'installe entre les belligérants. Il s'ensuit une longue période d'inaction. Les Français se tiennent à l'abri dans leurs blockhaus de la ligne Maginot ; les Allemands se terrent dans leurs ouvrages de la ligne Siegfried. C'est la « drôle de guerre ». Il ne se passe rien, à part quelques actions audacieuses menées par des corps francs. Le

## L'EFFONDREMENT

mauvais temps a amené Hitler à différer le déclenchement d'une attaque à l'ouest qu'il projetait depuis plusieurs mois.

Le 9 avril, il se tourne alors vers la Scandinavie et envahit le Danemark et la Norvège. Pour le contrer, un corps expéditionnaire anglo-français débarque dans le nord de la Norvège et reprend le port de Narvik aux Allemands le 28 mai. « La route du fer est coupée », car c'est par ce port que transite le fer suédois indispensable à l'industrie de guerre allemande. Ce sera une sanction pour rien, car le sort de la guerre se jouera en France le 10 mai 1940 : les Allemands sont passés à l'attaque en Belgique, aux Pays-Bas et en France.

Les nouveaux responsables de la guerre à l'ouest, Winston Churchill en Grande-Bretagne et Paul Reynaud en France, sont résolus à se battre. Dans ce but, ils accélèrent les livraisons d'équipements et d'avions de combat commandés aux États-Unis.

À ce stade, il est intéressant d'évaluer les forces en présence. Si l'on additionne les populations, les ressources économiques et financières, le poids des deux empires, leurs forces armées, la Grande-Bretagne et la France sont sensiblement plus puissantes que l'Allemagne. La *Royal Navy* et la flotte française sont maîtresses des océans, et notamment de la Méditerranée. La Grande-Bretagne, malgré le rétablissement de la conscription, ne sera pas en mesure de renforcer sensiblement l'armée française.

Mais, dès la déclaration de guerre, la balance des forces réelles penche nettement en faveur de l'Allemagne. Sur le plan des effectifs, les belligérants sont comparables. Malheureusement, l'armée de terre française, auréolée de la victoire de 1914-1918, a vieilli : elle est sclérosée

## LE SUICIDE DE LA FLOTTE FRANÇAISE

intellectuellement, obsédée par la défensive, « l'esprit ligne Maginot ». Finalement, elle est incapable de s'adapter à la guerre moderne. Elle a pratiquement autant de chars que la *Wehrmacht*, mais il s'agit de chars anciens, techniquement dépassés et qui n'ont pas été regroupés en divisions blindées. Malgré les remarques lucides du colonel de Gaulle, une seule division cuirassée est en fonction.

Dans le domaine de l'aviation, le déséquilibre est encore plus flagrant. Face aux 4 000 avions de la *Luftwaffe*, les Britanniques et les Français ne peuvent opposer que 3 000 appareils. En outre, l'aviation française et l'aviation anglaise manquent cruellement d'avions de bombardement alors qu'elles disposent d'avions de chasse corrects.

Le 10 mai 1940, coup de tonnerre à l'aube, la « guerre éclair » succède à la « drôle de guerre ». Elle surprend totalement le haut commandement allié. La *Luftwaffe* parachute au cœur de la Hollande la 22<sup>e</sup> division aéroportée et 30 planeurs transportant un commando qui se rendent maîtres des positions sur le canal Albert en Belgique, tandis qu'un autre commando neutralise le fort Eben-Emael réputé imprenable, fort qui protège la jonction de la Meuse et du canal Albert.

Ripostant à cette attaque allemande, deux armées françaises et le corps expéditionnaire anglais foncent au secours des Belges. Ce faisant, ils s'engouffrent dans le piège tendu par les assaillants. Le 13 mai, les *Panzer divisionen* (les P.Z.) du général von Rundstedt traversent le massif forestier des Ardennes, réputé infranchissable aux blindés, puis franchissent la Meuse. Contrairement aux prévisions les plus solides du haut commandement français qui s'attendait à livrer la bataille principale

## L'EFFONDREMENT

contre les Allemands dans la plaine de Belgique, la rupture du front s'effectue à la charnière des 2<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> armées françaises : la mission confiée au général von Rundstedt a été parfaitement exécutée. Dans ce but, il disposait de 7 P.Z. sur les 10 P.Z. disponibles, et du 19<sup>e</sup> corps blindé du général Guderian fort de 700 chars des 3 P.Z. restants.

Après avoir atteint la Meuse de part et d'autre de Sedan, les Allemands débouchent en force des Ardennes avant de se rabattre brusquement vers la mer par un gigantesque coup de faux, destiné à enfermer les forces françaises et le corps expéditionnaire britannique dans une nasse. Le piège refermé, appuyés par les avions d'assaut, les *Stukas*, les blindés nazis prennent à revers les troupes alliées. Les Allemands ont exécuté un plan révolutionnaire élaboré par le général von Manstein qu'Hitler avait fait adopter le 18 février 1940 contre l'avis de l'O.K.W. (haut commandement de la *Wehrmacht*) qui jugeait ce plan trop dangereux.

La panique s'empare de nombreuses unités françaises ; artilleurs et fantassins abandonnent leurs positions sans combattre. La déroute française est totale. L'exode massif des civils réfugiés qui fuient la zone des combats embouteille les routes et gêne considérablement les déplacements des troupes.

Guderian atteint la baie de la Somme. En moins de dix jours, les deux meilleures armées françaises, la 2<sup>e</sup> et la 9<sup>e</sup>, et le corps expéditionnaire britannique aventurés en Belgique ont été tournés, disloqués, et sévèrement pris à partie. L'effondrement s'étend vers l'est, les défenseurs de la ligne Maginot capitulent sans gloire. Hitler, inquiet d'une avancée aussi rapide, craint une contre-offensive ; aussi, il ordonne à ses blindés une pause.

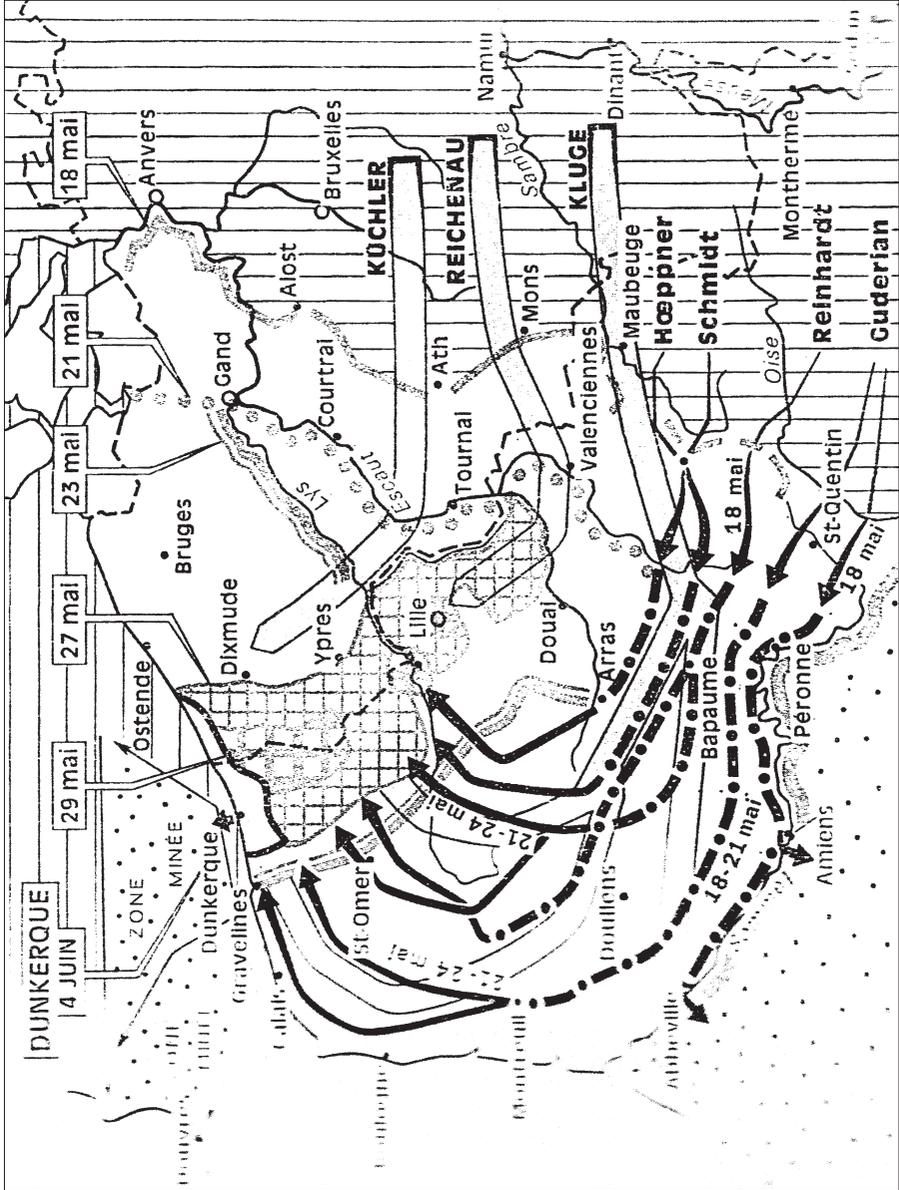
## LE SUICIDE DE LA FLOTTE FRANÇAISE

200 000 Anglais et 100 000 Français se trouvent enfermés dans la poche de Dunkerque. Il reste une seule solution : les évacuer par mer vers l'Angleterre. Entre le 26 mai et le 4 juin, cette opération sera exécutée de justesse. Les Français sont ensuite réexpédiés vers la Bretagne pour constituer un bastion de résistance, « le réduit breton »... qui ne verra jamais le jour !

À la suite de ce début de campagne catastrophique, le généralissime Gamelin est remplacé par le général Weygand rappelé du Liban. Étant donné la gravité de la situation, l'ancien chef d'état-major du maréchal Foch n'arrive pas à reconstituer un front unique. Le 5 juin, les blindés allemands reprennent leur progression ; ils atteignent la Seine. Le gouvernement quitte Paris le 10, la capitale est occupée le 14. Rommel atteint Cherbourg, Guderian débouche sur le plateau de Langres. La *Wehrmacht* borde la frontière suisse à l'est, atteint Bordeaux et Bayonne au sud-ouest, Valence au sud. La déroute est totale, aggravée encore par la fuite éperdue de 10 millions de civils sur les routes. 100 000 soldats français sont morts contre 30 000 Allemands ; 1 800 000 sont prisonniers.

Mise à part la suprématie totale de l'aviation d'assaut des nazis et la suprématie partielle des blindés allemands, la défaite infamante de l'armée française provient essentiellement de l'état-major et du haut commandement sclérosé, de l'absence complète d'imagination dans la doctrine d'emploi, de la paralysie développée par « l'esprit ligne Maginot », enfin de la défaillance généralisée et du manque de courage des exécutants.

Comble de trahison, le 10 juin, l'Italie déclare la guerre à la France.



Pénétration des troupes allemandes en mai 1940.

## *LE SUICIDE DE LA FLOTTE FRANÇAISE*

Le 16 juin, le gouvernement examine à Bordeaux la situation catastrophique du pays, et constate l'impossibilité de rassembler des troupes en nombre suffisant pour gagner l'Afrique du Nord.

C'est alors que le général de Gaulle, faisant partie depuis peu du gouvernement, envoyé à Londres à la demande de Paul Reynaud, téléphone pour faire part d'une proposition stupéfiante due à Winston Churchill. Il propose la fusion immédiate de la France et de l'Angleterre en une seule nation, incluant les deux empires.

Cette proposition de la dernière chance, trop tardive, est repoussée. En conséquence, ne voyant aucune issue, Paul Reynaud offre sa démission au Président de la République Albert Lebrun et suggère d'être remplacé par le maréchal Pétain, vice-président actuel qui pourrait être chargé de demander à l'adversaire les conditions d'armistice.

De Bordeaux, le lendemain, le maréchal Pétain s'adresse aux Français d'une voix cassée : « C'est le cœur serré que je vous dis qu'il faut cesser le combat. »

Le 18 juin, de Londres, avec l'accord du cabinet britannique, le général de Gaulle lance à la radio son célèbre Appel : « Cette guerre n'est pas limitée au territoire malheureux de notre pays. Cette guerre est une guerre mondiale... » Et le général de Gaulle invite les officiers et soldats qui veulent continuer le combat à rallier Londres. Il termine par la phrase fameuse : « Quoi qu'il arrive, la flamme de la Résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas. »

## II

### L'ARMISTICE

Le sabordage de la flotte, comme toute tragédie, est un long et lent aboutissement qui prend ses racines dans l'armistice de juin 1940. Le 26 juin, le général de Gaulle le dénonce à Londres avec vigueur quand il qualifie le diktat de Rethondes d'« armistice déshonorant, mettant à la discrétion de l'ennemi une flotte française intacte ».

En effet, cette flotte de guerre n'a pratiquement pas été engagée si l'on excepte l'expédition de Norvège (Narvik) en avril 1940 et l'évacuation des troupes franco-britanniques de Dunkerque en mai et juin 1940.

Elle a conservé tous ses navires, ce qui fait d'elle la seconde flotte de guerre au monde, après la flotte anglaise. De ce fait, elle constitue un enjeu politique et militaire de premier ordre et, à ce titre, elle ne cesse de peser fortement tout au long des négociations entre Allemands et Français, tandis que les Anglais, naturellement très inquiets, et aussi les Américains, suivent les pourparlers de très près.

## *LE SUICIDE DE LA FLOTTE FRANÇAISE*

La débâcle française s'amplifiant en même temps que l'avance allemande s'accélérait, le gouvernement français est dans l'obligation de quitter Paris. Par étapes, il se déplace vers le sud. Très rapidement, devant la détérioration de la situation (troupes encerclées, exode des populations), il est acculé à un choix tragique : faire capituler ses armées de manière à conserver sa liberté de manœuvre, à se transporter pour continuer la guerre hors du territoire métropolitain avec sa flotte et son empire, ou bien négocier un armistice concernant toutes ses forces armées et l'ensemble de la métropole.

Le général Weygand, généralissime, s'oppose violemment à la première solution, la capitulation. Dans une note à Paul Reynaud, le Président du Conseil, il explique que, devant la percée allemande toujours plus ample, l'armée française n'est plus en mesure de protéger le centre du pays et que, dans ces conditions, la nécessité de cesser les combats est inéluctable.

Alors, il ne reste plus qu'à entamer des négociations pour demander un armistice et en connaître les conditions. Le 11 juin, le Conseil suprême interallié se réunit au château du Muguet près de Briare sous la présidence du Premier ministre de Grande-Bretagne, Winston Churchill. La situation, très préoccupante, est examinée dans son ensemble. Certains, comme le général Georges, ne croient guère à la possibilité d'échapper à un armistice. W. Churchill, dans un entretien seul à seul avec l'amiral de la flotte Darlan, obtient l'assurance « qu'en aucun cas, il ne saurait être question de livrer la flotte à l'ennemi », « ce serait contraire à nos traditions navales et à l'honneur ».

Avant son départ, Churchill a convenu de revoir le Président du Conseil français avant toute décision. Cette

Épilogue .....	193
ANNEXES .....	197
ANNEXE 1 : Opération « Attila » .....	199
ANNEXE 2 : Rapport de Laborde sur sa mission du 6 novembre 1942 à Paris .....	202
ANNEXE 3 : Lettre de l'amiral Auphan au grand amiral Raeder .....	208
ANNEXE 4 : Réponse du grand amiral Raeder au contre-amiral Auphan. ....	210
ANNEXE 5 : Ordre du jour de l'amiral Auphan aux bases navales du 12 novembre 1942. ....	212
ANNEXE 6 : Instructions pour le sabordage .....	214
ANNEXE 7 : Consultation de M. Barthélemy, garde des Sceaux, remise au Maréchal Pétain .....	219
ANNEXE 8 : Lettre du Chancelier Hitler au maréchal Pétain. Remise à M. Pierre Laval à Châteldon, le 27 novembre 1942, à 4 h 30 .....	224
ANNEXE 9 : Que sont devenus les principaux acteurs de ce drame ? .....	233
Sigles et abréviations .....	235
Bibliographie .....	236

Mise en page  
PCA  
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EUCN000284.N001  
Dépôt légal : mai 2010